

Mirage d'une chimère

La vie telle un songe de Anne-Marie Ninacs dans
Chimère/Shimmer, Musée national des beaux-arts du Québec,
95 p.

Sylvie Lacerte

Numéro 238, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacerte, S. (2011). Compte rendu de [Mirage d'une chimère / *La vie telle un songe* de Anne-Marie Ninacs dans *Chimère/Shimmer*, Musée national des beaux-arts du Québec, 95 p.] *Spirale*, (238), 13–14.

Mirage d'une chimère

PAR SYLVIE LACERTE

LA VIE TELLE UN SONGE de Anne-Marie Ninacs dans *Chimère/Shimmer*

Musée national des beaux-arts du Québec, 95 p.

[...] car nous pouvons apprendre à vivre des œuvres d'art.

— Anne-Marie Ninacs

Peu d'essais sur les arts visuels en général, ou sur l'art contemporain en particulier, paraissent au Québec, à moins qu'ils ne soient inclus dans des anthologies contenant les textes de plusieurs auteurs sur un sujet donné, dans des actes de colloques ou encore dans des catalogues d'expositions. L'essai *La vie telle un songe*, d'Anne-Marie Ninacs, ne fait pas exception, puisqu'il se retrouve dans le catalogue de l'exposition *Chimère/ Shimmer*, dont elle fut la commissaire invitée au Musée national des beaux-arts du Québec. Mais l'exception ne faisant pas la règle, *La vie telle un songe* est l'unique essai du catalogue, hormis la préface d'Esther Trépanier, directrice du Musée au moment de la publication de l'ouvrage et de la présentation de l'exposition du 11 novembre au 30 avril 2011, dans l'institution des Plaines d'Abraham à Québec.

La vie telle un songe — essai court et compact, certes, mais riche en images — ne se lit pas comme la plupart des textes que l'on retrouve habituellement dans les catalogues d'exposition des musées. Bien que sur le plan formel l'essai de Ninacs contienne, comme dans tout catalogue qui se respecte, les photographies des œuvres, les biographies des artistes et les notes de l'auteur, nous sommes face à un texte d'une grande concision, d'une rare finesse et d'une belle facture stylistique. Il faut aussi souligner au passage la splendide signature graphique de

l'ouvrage qui met en valeur tant les œuvres de l'exposition, que le texte de la commissaire.

Ninacs réussit donc ici le tour de force de nous présenter, comme il se doit, les dix-sept artistes de l'exposition (Patrick Bernatchez, Valérie Blass, Sylvain Bouthillette, Geneviève Cadieux, Pierre Dorion, Karilee Fuglem, Betty Goodwin, Pascal Grandmaison, Massimo Guerrera, Nelson Henricks, Peter Krausz, Fernand Leduc, Alain Paiement, Claire Savoie, Nick Sikkuark, Françoise Sullivan, Angèle Verret) avec son expertise d'historienne de l'art et de commissaire, sans jamais tomber dans une longue litanie descriptive des installations, dessins, sculptures, peintures, photographies, vidéos et œuvres sonores qui composent *Chimère/Shimmer*. Ce qu'elle nous livre, en fait, est un texte limpide et d'une grande poésie. L'auteure tisse le fil d'Ariane entre les œuvres sélectionnées, puisées dans la collection de l'institution, à l'aide de métaphores qui nous ramènent aussi à la thématique qu'elle a préconisée pour l'exposition. Le double titre bilingue, *Chimère/ Shimmer*, aurait pu poser problème, puisque les deux termes ne représentent pas la traduction littérale de l'un ou l'autre mot et n'ont pas la même signification. Ce sont d'ailleurs les allers et retours sémantiques suscités par ce *doublé* qui rendent l'essai et l'exposition si passionnants et si intrigants.

La *Chimère*, créature mythique dont le corps est formé de l'amalgame de bêtes

féroces (tête de lion, queue de dragon ou de serpent) ou dociles (corps de chèvre), constitue, dirait-on, le fondement symbolique de l'exposition, puisque toutes les œuvres nous plongent dans une réflexion sur la psyché humaine. Quant au vocable *Shimmer*, qui signifie en anglais chatolement ou mirage et qui est tiré du titre éponyme de l'œuvre de Nelson Henricks, l'un des artistes de l'exposition, il pourrait composer le socle conceptuel et formel de l'itinéraire auquel Ninacs nous convie, tant dans l'exposition que dans son essai. En outre, *Shimmer* étant presque l'homonyme de *Chimère*, Ninacs profite aussi de cet aller-retour sémiotique qui s'ajoute au palimpseste des strates symboliques et conceptuelles de l'exposition.

Dans cet essai, Ninacs nous introduit aux sujets que chacun des artistes affectionnent particulièrement, notamment la lumière, l'obscurité des ténèbres, la souffrance, le deuil, l'hommage aux



amis disparus, les corps marqués, la perte de sens, la plongée dans l'inconscient, etc. En rappelant ces leitmotifs, la commissaire établit la relation entre les œuvres en amenant le lecteur dans les univers singuliers et insolites des artistes, avec une acuité redoutable, des images saisissantes et une fluidité des plus efficaces. Autrement dit, l'auteure tisse le lien entre les œuvres de manière cohérente, par leurs concomitances esthétiques et poétiques. Et ce, toujours pour que le lecteur, même s'il n'a pas vu les œuvres, puisse les imaginer mentale-

ment (ou en songe) et se sentir interpellé par les sujets avancés, à travers les portraits que Ninacs nous en brosse. Si, au contraire, le lecteur a déjà vu l'exposition, il peut ajouter une couche de sens aux œuvres qu'il aura fréquentées.

Les rappels à l'histoire de l'art qu'invoque Ninacs, se référant à des artistes phares, tels Caspar David Friedrich ou encore Gerhard Richter, de même que les thématiques préconisées par les artistes nous renvoient sans nul doute à la tradition du romantisme allemand.

Une posture bien assumée par la commissaire de *Chimère/Shimmer* et l'auteure de *La vie telle un songe*. Cet essai condensé et sobre dépeint avec justesse le sens et l'atmosphère onirique de l'exposition. Il livre, avec une plume subtile, les pensées et images qui animent les artistes, pour le plus grand plaisir du lecteur. †

1. Comme nous l'a signalé l'éditeur, le Musée national des beaux-arts du Québec, le titre de l'essai d'Anne-Marie Ninacs comporte une erreur et devrait plutôt se lire *La vie tel un songe*.

La vie, à bras le sexe

ARTS DE LA DANSE 

PAR LISE GAGNON

L'HOMME À TÊTE DE CHOU

Chorégraphie : Jean-Claude Galotta. Dramaturgie : Claude-Henri Buffard. Paroles et musiques originales : Serge Gainsbourg, dans une version enregistrée pour ce spectacle par Alain Bashung. Production : Jean-Marc Ghanassia et le Centre chorégraphique national de Grenoble. Coproduction MC2 Grenoble. Coréalisation Théâtre du Rond Point. Présenté à Montréal au Théâtre Maisonneuve les 4, 5, 10, 11, 12, 13 mars 2011 par Danse Danse.

J'ai croisé l'Homme à tête de chou à la vitrine d'une galerie d'art contemporain.

Sous hypnose, j'ai poussé la porte, payé cash, et l'ai fait livrer à mon domicile.

Au début, il m'a fait la gueule, ensuite, il s'est dégelé et m'a raconté son histoire.

Journaliste à scandales tombé amoureux d'une petite shamouineuse assez chou pour le tromper avec des rockers, il la tue à coup d'extincteur, sombre peu à peu dans la folie et perd la tête qui devient chou.

— Serge Gainsbourg

Galotta, Gainsbourg, Bashung, réunis pour redonner vie à Marilou et à *L'homme à tête de chou*. Un événement en soi, une œuvre que traversent le désir, la jalousie, la folie et la mort, et qui pourtant crie la vie.

Ce spectacle est une aventure qui aura duré des années et qui, à cause de la maladie d'Alain Bashung, a bien failli ne

pas avoir lieu, comme l'a expliqué Jean-Claude Galotta lors de la rencontre publique organisée par Danse Danse à l'Espace culturel Georges-Émile-Lapalme le 5 mars 2011. Mais Bashung tenait à ce que la pièce ait lieu, avec ou sans lui. Si la pièce est un hommage à Gainsbourg, elle l'est aussi, et peut-être plus encore, à Bashung. « *Les danseurs, si entiers, si généreux*, raconte Galotta, *se seraient fait flinguer pour Bashung s'il leur avait demandé* ». C'est ainsi que, prélude à l'histoire de *L'homme à tête de chou*, les interprètes, les uns après les autres, offrent à l'absent — personnifié sur scène par la chaise qu'il occupait durant les répétitions — une offrande gestuelle; la vie et la mort, d'entrée de jeu, entrelacés, inséparables.

D'abord artiste visuel passionné par le mouvement, Galotta, le grand chorégraphe de Grenoble, décrit ainsi son processus de création : « *je commence toujours mes danses dans le silence* ». Il travaille étroitement avec son drama-

turge Claude-Henri Buffard (aussi invité à Montréal) et dira de leur relation professionnelle qu'elle n'est pas transposable. Buffard est le dramaturge de Galotta et leur complicité est indissociable de leur amitié. Habituellement, lors de la gestation des œuvres, Buffard propose à Galotta un texte qui est à la fois un synopsis, une provocation à chorégrapier et une matrice qui reste ou non en lambeaux. Le texte accompagne le « *continuum rythmique que le chorégraphe est le seul à connaître* », affirmait pour sa part Buffard lors de la conférence organisée par la compagnie de création Eye-Eye-Eye à l'UQAM le 10 mars 2011. Mais dans le cas de *L'homme à tête de chou*, la démarche ne pouvait être la même, le texte étant souverain. En ce sens, la dramaturgie était plus traditionnelle. « *On ne refait pas Gainsbourg* », affirme Buffard qui, tout au long de la création de ce spectacle, veillait à ce que la danse ne soit pas trop illustrative, à ce que l'œuvre « *oscille en permanence entre l'abstraction et la figuration* ». D'où, peut-être, ce parti pris pour une